



McGill DAILY ledélit

DPS SPD

DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

le délit

Publié par la Société des publications du Daily, une association étudiante de l'Université McGill
Le Délite est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

Une difficile mobilisation des électeurs pour la course à la mairie de Montréal

La politique municipale peine toujours à rallier les électeurs québécois.

Depuis le 18 septembre, les courses à la mairie battent leur plein dans toutes les municipalités du Québec. Le 2 novembre prochain, les Québécois seront appelés aux urnes pour élire leurs prochains gouvernements municipaux. À Montréal, cinq partis et leurs chefs respectifs – Action Montréal (Gilbert Thibodeau), Ensemble Montréal (Soraya Martinez Ferrada), Futur Montréal (Jean-François Kacou), Projet Montréal (Luc Rabouin) et Transition Montréal (Craig Sauvée) – se disputent la direction de la métropole dans une lutte serrée. Si Ensemble Montréal domine actuellement les sondages, la majorité de l'électorat demeure toutefois indécise : 37 % des électeurs montréalais affirmaient à la mi-octobre, selon un sondage de Radio-Canada, ne pas savoir s'ils voteront, ni pour qui.

Au Québec, le principal défi des candidats est de parvenir à mobiliser un électorat souvent peu intéressé par la politique municipale. Pour mieux comprendre les enjeux de cette campagne, *Le Délit* s'est entretenu avec Philippe Dubois, professeur à l'École nationale d'administration publique (ENAP) et expert en politique municipale.

« Des élections de second ordre »

« Le palier municipal est le plus concret ; il a des actions très tangibles pour la vie des électeurs. On peut penser au transport collectif, à l'aménagement du territoire, au logement... Tous ces champs d'actions relèvent de la municipalité », rappelle le professeur Dubois. Pourtant, c'est aussi celui qui sus-

cite le moins d'intérêt au Québec. Lors des élections municipales de 2021, ce sont seulement 38 % des Montréalais qui se sont déplacés pour voter.

Selon Dubois, ce taux d'abstention élevé serait dû à un désintérêt généralisé pour la politique municipale. Il explique qu'au Québec, « les élections municipales sont considérées comme des élections de second ordre, quand on les compare aux élections provinciales. On en discute moins, donc c'est plus difficile pour l'électorat de positionner les partis et les candidats ». Un sondage d'Élections Québec appuie ce constat : 52 % des non-

voies à Montréal, constate le même phénomène : « Pour les élections fédérales et provinciales, il y a des débats, des discussions, ainsi qu'un énorme battage médiatique autour de l'événement – c'est plus facile d'avoir accès à l'information sans y passer trop de temps. Au municipal, on est un peu laissés à nous-mêmes et ça complique le processus. »

Les jeunes, grands absents des urnes

L'abstention est d'autant plus préoccupante qu'elle touche surtout les jeunes électeurs. D'après Élections Québec, 47 % des 18 à 34

ans ne se sont pas déplacés en 2021, contre seulement 21 % des 55 ans et plus. Dubois souligne que « pour les plus jeunes et les étudiants, il y a à la fois une barrière bureaucratique à l'exercice du vote – ils ne savent pas toujours comment voter – et une barrière au niveau du sentiment d'appartenance. On s'intéresse aux élections municipales quand on sent qu'on fait partie de la communauté municipale. Si ce n'est pas le cas, on est moins enclin à voter ».

Le professeur Dubois insiste qu'il « faut miser sur la pédagogie. Au Québec, on part souvent du principe que les citoyens connaissent déjà le système, mais ce n'est pas le cas ». Les campagnes auraient

« Le palier municipal est le plus concret ; il a des actions très tangibles pour la vie des électeurs. On peut penser au transport collectif, à l'aménagement du territoire, au logement... »

Philippe Dubois, professeur à l'ENAP et expert en politique municipale

tants de 2021 disaient manquer d'information sur les enjeux, les candidats et leurs idées, tandis que 44 % avouaient n'avoir aucun intérêt pour la politique municipale.

D'après le professeur, « la courbe d'acquisition de l'information est plus abrupte pour les élections municipales. On n'a pas les mêmes raccourcis cognitifs qui nous permettent de positionner les partis au niveau provincial ou fédéral, même sans suivre la politique ». Rose Langlois, étudiante en deuxième année à McGill et élec-

trice à Montréal, constate le même phénomène : « Pour les élections fédérales et provinciales, il y a des débats, des discussions, ainsi qu'un énorme battage médiatique autour de l'événement – c'est plus facile d'avoir accès à l'information sans y passer trop de temps. Au municipal, on est un peu laissés à nous-mêmes et ça complique le processus. »

Pour Jiayuan Cao, étudiante mcgillaise et fille d'immigrants chinois,

tout à gagner à mieux s'adresser à cette génération.

Mobiliser sur les campus

Dans cette optique, l'Association étudiante de l'Université McGill (AÉUM) a organisé un débat sur le campus le 27 octobre. Quatre représentants des partis étaient en présence pour l'occasion : Jean-François Kacou (candidat à la mairie, Futur Montréal), Maryse Bouchard (candidate au poste de conseillère de ville, Projet Montréal), Danso (candidat-e au poste de conseillère de ville, Transition Montréal) et Julien Henault Ratelle (candidat au poste de conseiller de ville, Ensemble Montréal).

Le débat a été annulé à peine vingt minutes après le début de l'événement. Une vingtaine de manifestants propalestiniens ont hué Angela Campbell, en soutien au mouvement BDS (Boycott, Divest, Sanction) en dénonçant l'inaction de l'Université. Les manifestants représentaient l'essentiel des étudiants assistant à l'événement.

Les étudiants de l'Université McGill ont l'option de voter sur le campus le 29 octobre, entre 10 h et 14 h dans la salle 201-A du centre universitaire. ☺



TOSCANE RALAIMONGO | LE DÉLIT

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau 107
Montréal (Québec) H3A 1B5
Téléphone : +1 514 398-6790

Rédacteur en chef

rec@delitfrancais.com
Vincent Maraval

Actualités

actualites@delitfrancais.com
Matthieu Juge
Eugénie St-Pierre
Valentin Pelouzet

Culture

artsculture@delitfrancais.com
Jiayuan Cao
Rose Langlois

Société

societe@delitfrancais.com
Antoine Proulx
Marius Grieb

Omnivore

rec@delitfrancais.com
Héloïse Durning
Milan McCarthy

Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com
Layla Lamrani

Visuel

visuel@delitfrancais.com
Eileen Davidson
Stu Doré

Photographe

visuel@delitfrancais.com
Toscane Ralaimongo

Coordonnateur-riche de la correction

correction@delitfrancais.com
Juliette Elie
Lara Cevasco

Coordonnatrices réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com
Elie Nguyen
Leïli Cossu

Contributeur-riche

Collectif indépendantiste de McGill, Loïc Arseneau, Benjamin Martel

Couverture

Stu Doré

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Letty Matteo

Ventes et assistance administrative

Letty Matteo

Support graphique et technique

Alice Postovskiy

Comptable

Boris Shedov

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com
Andrei Li

Conseil d'administration de la SPD

David Choi, Andrei Li, Vincent Maraval, Letty Matteo, Raphael Miro, Sena Ho, Layla Lamrani

Les opinions exprimées dans les pages du Délit sont celles de leurs auteur-e-s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. Le Délit est indépendant de l'Université McGill. Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire. Les opinions de nos contributeur-riche-s ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction. Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mercredis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés). L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïd par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

L'armée canadienne peine à recruter

Un rapport remet à l'ordre du jour un problème persistant.

Coup de tonnerre au sein des Forces armées canadiennes (FAC) : dans un récent rapport de la vérificatrice générale du Canada, Karen Hogan, d'importantes failles dans le processus de recrutement ont été révélées. L'audit, réalisé entre le 1^{er} avril 2022 et le 31 mars 2025, porte des conclusions alarmantes : seuls 15 000 recrutements ont été effectués au lieu des 19 700 projetés. C'est près du quart de moins que ce que les FAC avaient prévu.

« Forts. Fiers. Prêts. » Telle est la devise des Forces armées canadiennes. Forte de ses 94 000 militaires (2024), elle a pour vocation de protéger le Canada et ses intérêts à l'étranger. Participant régulièrement à des exercices conjoints de l'OTAN, les FAC sont reconnues comme un corps militaire moderne et efficace.

Or, selon le rapport, les Forces armées canadiennes risquent de ne plus pouvoir assurer pleinement leur mission. Pour clarifier et analyser cet audit, *Le Délit* s'est entretenu avec Charlotte Duval-Lantoine, vice-présidente des opérations à Ot-

tawa à l'Institut canadien des affaires mondiales, chercheuse et ancienne étudiante de l'Université McGill.

Un problème bien connu

Duval-Lantoine rappelle d'emblée que les difficultés de recrutement ne sont pas nouvelles. Un précédent rapport en 2016 issu de la même vérificatrice générale avait déjà souligné un sous-effectif et des dysfonctionnements dans le système de recrutement des Forces armées canadiennes.

Contrairement à une idée reçue, il ne s'agit pas d'un problème d'image. « Les Forces armées canadiennes n'ont aucun problème à attirer des candidats », précise Duval-Lantoine. Entre 2022 et 2025, plus de 192 000 personnes ont postulé pour rejoindre l'armée. Pourtant, à peine 14 000 ont effectivement été recrutées. « Ce n'est pas un problème d'attractivité, mais de conversion », résume-t-elle. Les données sont sans équivoque : seuls 6 % des dossiers ont été rejetés pour des enjeux concernant les compétences des candi-

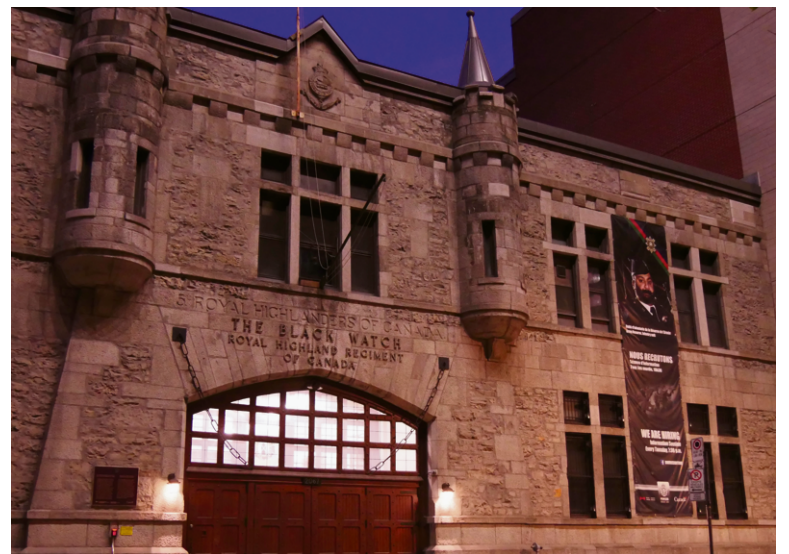
dates. Le véritable obstacle est administratif : le processus, censé durer 100 à 150 jours, en prend en réalité près du double, entre 245 et 271 jours.

Duval-Lantoine explique ces délais : « Le système informatique repose sur huit plateformes administratives distinctes, décuplant le travail des administrateurs. » Selon elle, les Forces armées canadiennes sont victimes de leur propre succès. Elles attirent mais ne parviennent pas à absorber la masse de candidatures.

Des causes culturelles et structurelles

Pour surmonter ces problèmes, la chercheuse prône une réforme structurelle : moderniser les systèmes informatiques, centraliser les processus et impliquer davantage le ministère de la Défense nationale dans les politiques de gestion du personnel.

Sur le plan culturel, elle déplore un « exceptionnalisme militaire » persistant : « Il existe une méfiance à



TOSCANE RALAIMONGO | LE DÉLIT

l'égard de l'expertise civile. Les militaires estiment qu'ils gèrent mieux seuls. » Duval-Lantoine décrit une tendance à ne pas suivre les directions civiles et un rejet d'idées nouvelles.

En somme, le principal défi des Forces armées canadiennes est clair : parvenir à surmonter la déconnexion entre leurs besoins opérationnels et leurs capacités

administratives. Ce problème transcende le seul recrutement, il se matérialise dans un dysfonctionnement structurel où l'institution se fait parfois sa propre ennemie. ☹

MATTHIEU JUGE
Éditeur Actualités

EN BREF

La sélection d'actus du *Délit*

Non, Trump n'est pas un grand fan des publicités

Samedi 25 octobre, le président des États-Unis a annoncé une augmentation de 10 % des droits de douane sur les produits canadiens en raison... d'une publicité. Il y a 15 jours, le gouvernement de l'Ontario a lancé une campagne publicitaire aux États-Unis, diffusant une vidéo dans laquelle on aperçoit des extraits d'une allocution de Ronald Reagan critiquant le protectionnisme et décrivant les effets néfastes des droits de douane.

Ce dernier explique dans son allocution : « Des droits de douane élevés entraînent inévitablement des représailles de la part des pays étrangers et le déclenchement de guerres commerciales féroces. Le pire survient alors : les marchés se contractent et s'effondrent. Des entreprises et des industries ferment leurs portes, et des millions de personnes perdent leur emploi. » Un extrait bien choisi par le gouvernement ontarien, qui fait directement référence à la politique commerciale agressive de Donald Trump depuis son arrivée à la Maison-Blanche. Rapidement après les débuts de la campagne publicitaire, la Fondation présidentielle Ronald Reagan a pointé du doigt le gouvernement ontarien sur les réseaux sociaux, l'accusant de déformer les propos du président Reagan à travers sa publicité.

Il n'a pas fallu longtemps au locataire de la Maison-Blanche pour se charger du dossier. Sur son réseau Truth Social, le président a accusé le Canada « d'interférer avec les délibérations de la Cour suprême ». Cette dernière étudie actuellement la légalité des tarifs douaniers que Donald Trump a mis en place depuis son arrivée. Samedi soir, le président a sévi, en annonçant augmenter de 10 % les tarifs douaniers sur l'entièreté des produits canadiens, sans préciser pour autant de date d'entrée en vigueur. Ce coup de théâtre peut être expliqué par une chose : dans son allocution, Reagan critique bien les droits de douane, mais il ajoute que ces derniers peuvent parfois être nécessaires pour protéger l'économie face à une compétition agressive. Si cette partie n'est pas mentionnée par la publicité, les propos du président n'ont cependant pas été déformés : Reagan explique lui-même de manière mesurée son aversion aux tarifs douaniers.

Le premier ministre ontarien Doug Ford a annoncé suspendre la publicité à partir de lundi, mais elle a tout de même été maintenue cette fin de semaine, notamment pour la Série mondiale de baseball. Mark Carney a quant à lui affirmé que le Canada restait prêt à négocier lorsque les États-Unis le seraient aussi. Ce à quoi Trump a répondu : « Je ne vais pas le rencontrer avant longtemps. »



ILLUSTRATIONS : EILEEN DAVIDSON | LE DÉLIT

Grève à la STM : novembre ne sera pas épargné

VINCENT MARAVAL
Rédacteur en chef



Quand il n'y en a plus, il y en a encore. Les 21 et 22 octobre derniers, le Syndicat du transport de Montréal-CSN et le Syndicat canadien de la fonction publique (SCFP) ont annoncé de nouvelles grèves pour le mois de novembre. Les 2 400 employés d'entretien de la STM, représentés par le CSN, avaient déjà effectué une grève de neuf jours en juin dernier, ainsi qu'une deuxième de deux semaines entre le 22 septembre et le 5 octobre. Après plusieurs semaines de négociations, la Société de transport de Montréal (STM) n'a toujours pas trouvé d'accord avec les différents syndicats des travailleurs. Ces derniers demandent de meilleures conditions de travail et une diminution du recours à la sous-traitance. Cette fois-ci, la grève annoncée devrait durer un mois entier.

Dans un communiqué, le président du Syndicat du transport de Montréal-CSN, Bruno Jeannotte, explique : « Si nous voulons maintenir de bonnes conditions de travail, nous n'avons d'autre choix que de nous préparer une fois de plus à faire la grève. Nous aurions souhaité l'éviter et nous avons tout fait pour ça. Si les usagers et les usagers se cognent le nez sur une porte fermée à partir du 1^{er} novembre, ils sauront que c'est parce que la STM est plus occupée à attaquer nos conditions de travail qu'à améliorer les services à la population. »

Dans la foulée, le SCFP – qui représente les 4 500 chauffeurs d'autobus, opérateurs de métro et agents de station de la Société de transport de Montréal – a annoncé trois jours de grève : le samedi 1^{er} novembre, et la fin de semaine du 15 et 16 novembre. L'organisation syndicale réclame notamment des horaires « plus humains » et la fin du temps de travail non rémunéré. C'est la première grève de ce type en 38 ans pour les chauffeurs. « Nous avons l'intention de continuer à négocier à temps plein au cours des prochaines semaines, mais si une première grève ne donne pas de résultats, il y en aura d'autres. Si on doit se rendre à la grève générale, nous le ferons. Ce n'est pas normal qu'aucune table de négociation ne se règle. Le problème, ça ne peut pas être l'ensemble des syndicats. Il y a un seul dénominateur commun ici, et c'est la STM », a déclaré dans un communiqué Frédéric Therrien, le président du SCFP. Pour sa part, la STM promet de maintenir les services durant les heures de pointe, mais des ralentissements et des arrêts de service sont attendus. ☹

« Pas de roi, pas de dictateur aux USA! »

Immersion dans la manifestation « No Kings » de New York.

Samedi 18 octobre, New York. Une véritable nuée d'affiches colorées illumine Times Square ; il ne s'agit pas ici des célèbres billboards de la place, mais des milliers de pancartes dressées par les manifestants du mouvement « No Kings » (pas de roi, tdlr) en opposition à Donald Trump. À travers le pays, sept millions d'Américains sont descendus dans les rues pour marquer leur opposition à la politique du 47^e président des États-Unis, marquant l'une des plus grandes journées de manifestations de l'histoire étasunienne. Contournements de la constitution, déploiements militaires, ingérence dans la politique locale... Les manifestants avaient de quoi attaquer ce qu'ils estiment être un tournant autoritaire de la démocratie américaine.

« Notre démocratie est en train d'être détruite »

On aurait pu écrire un roman avec les milliers de messages brandis par les plus de cent mille manifestants new-yorkais, inquiets de la trajectoire politique de leur pays. Victoria, travailleuse sociale retraitée, arbore une grande affiche « We, the People » (nous, le peuple) entre les mains. Elle témoigne de cette inquiétude : « Je suis ici, car je suis horrifiée par ce que Trump et ses hommes de main font à notre pays. Je pense que notre démocratie est en train d'être détruite devant nos yeux, et cela me terrifie. »

Cette analyse est partagée par les experts interrogés par *Le Délit*. Graham G. Dodds, professeur de science politique à l'Université Concordia, nous l'explique : « Il y a de nombreuses raisons de s'inquiéter. Dès son premier mandat, Trump s'est attaqué à certains des piliers d'une démocratie

constitutionnelle : la liberté de la presse, l'indépendance de la justice, les procédures démocratiques... Tout cela fait partie du mode d'emploi d'un gouvernement autoritaire. »

Dans l'actualité récente, les multiples opérations militaires de la police de l'immigration et des douanes (ICE) visant les immigrants illégaux ont particulièrement ému les manifestants. Parmi les slogans criés par la foule, on pouvait régulièrement entendre « ICE, ICE, go away! » (ICE, ICE, vatt-en!). Martha et Rémi, mère et fille, sont originaires de Californie, un État particulièrement touché par ces opérations. Elles témoignent : « Le cours actuel des choses est abominable. Les immigrants sont la raison pour laquelle ce pays est ce qu'il est. Sans les immigrants, nous perdrons une partie de ce que nous sommes. »

D'après David Grondin, professeur en communication à l'Université de Montréal, cette émotion est principalement ce que recherche Trump : « Beaucoup de ce qu'il fait est du ressort du spectacle, de la démonstration. Les actions de l'ICE, mais aussi de la garde nationale, visent à intimider, à faire peur. Trump utilise presque l'ICE comme un groupe paramilitaire qui intervient majoritairement dans des villes où il n'y a pas de problème lié à l'immigration pour créer de la résistance et du chaos, qui lui servent ensuite à justifier ses actions. » Deux jours après la manifestation du 18 octobre, l'ICE a mené une opération dans les rues du Chinatown new-yorkais, arrêtant 13 personnes, dont quatre citoyens américains relâchés après 24 h, selon le membre du Congrès des États-Unis, Dan Goldman.

Résister par la rue, par les urnes

Le mouvement « No Kings », malgré sa popularité, peut-il réél-



VALENTIN PELOUZET | LE DÉLIT

lement avoir un impact sur le cours de la politique américaine? Pour les manifestants interrogés par *Le Délit*, c'est une certitude. D'après Victoria, « lorsque plus de 1 % de la population résiste, elle peut combattre un régime autoritaire. Nous ne céderons pas », conclut-elle en référence à l'hymne du mouvement des droits civiques *We Shall Not Be Moved*.

Dr Grondin, auteur de travaux sur les mouvements sociaux américains, insiste également sur le potentiel politique du mouvement : « La contestation invalide la tentative d'accroissement du pouvoir par Trump. Le fait qu'il y ait autant de personnes dans les rues, même

dans des États où l'on ne s'y attendrait pas, est très parlant. Même si les mouvements sociaux ne rassemblent que rarement la majorité d'une population, ils montrent qu'il n'y a pas d'acceptation et donnent de l'appui aux acteurs politiques d'opposition. »

De nombreux acteurs politiques démocrates, notamment à l'échelle

par exemple évoqué d'offrir de l'assistance juridique à des New-Yorkais sur le point d'être déportés. »

Dr Dodds, auteur d'un livre sur le pouvoir exécutif étasunien, est plus sceptique quant à la capacité des élus locaux à faire face à Trump : « Les gouverneurs locaux peuvent résister légalement, notamment lorsque le président tente d'envoyer

« Je pense que notre démocratie est en train d'être détruite devant nos yeux, et cela me terrifie »

Victoria, travailleuse sociale retraitée

locale, se réclament ainsi de l'opposition à l'administration Trump, comme le gouverneur de Californie Gavin Newsom ou le candidat démocrate à la mairie de New York, Zohran Mamdani. Ce dernier se place en adversaire principal au président américain parmi les candidats à la mairie, notamment concernant les activités de l'ICE, et l'a même invité à débattre en face-à-face. Trump, de son côté, a remis en question la citoyenneté américaine du candidat né en Ouganda, le menaçant même de déportation.

Dans les rues de New York, de nombreux manifestants montrent leur soutien à Mamdani, et leur rejet de son principal concurrent, Andrew Cuomo, pour les élections du 4 novembre. D'après Ryan et Rochelle, tous deux volontaires dans la campagne du candidat démocrate : « Cuomo est aligné avec Trump, qui cherche à le faire gagner. Mamdani, lui, n'est pas financé par ceux qui ont aidé Trump à accéder au pouvoir. Il fera tout ce qu'il peut pour le combattre - il a

des troupes dans leur État, mais le président est bien plus puissant qu'eux, ce qui limite leurs options. » Son analyse s'étend au niveau fédéral : « Dans le système américain, il n'y a pas vraiment de leader de l'opposition. Lorsqu'un parti contrôle toutes les branches du gouvernement - l'exécutif et les deux Chambres législatives - cette opposition est fragmentée, et il est dur pour elle de s'organiser. »

La rue et les élus démocrates pourront-ils faire trembler Trump, ou faudra-t-il attendre les élections de mi-mandat, qui auront lieu en 2026, pour peut-être voir un rééquilibrage du pouvoir? La question reste entière, mais les millions d'Américains présents dans la rue le 18 octobre ont prouvé qu'une opposition nombreuse et engagée se tient prête à tenir tête au président. ☉

VALENTIN PELOUZET
Éditeur Actualités



VALENTIN PELOUZET | LE DÉLIT

Foncer droit dans le mur, notre seule alternative ?

Oser ralentir dans une société qui accélère sans cesse.

En physique, la vitesse et l'accélération sont deux indicateurs qui nous permettent de donner du sens au mouvement des atomes, des objets et des corps humains. Se basant toutes deux sur les variables de distance et de temps, ces concepts sont fondamentalement liés. Cependant, parce que l'accélération – calculée à partir du changement de vitesse – est non-linéaire et parfois exponentielle, elle se révèle plus complexe à maîtriser. Pourtant, elle est devenue omniprésente en société, à la fois en économie et en politique, ce qui témoigne de son importance dans notre mode de vie moderne et dans le fonctionnement de nos systèmes productifs.

Et pourtant, malgré la violence propre à nos modes de transport – autant sur le plan environnemental que personnel – cela ne nous empêche pas d'accélérer la production d'engins toujours plus puissants et de développer des voitures plus performantes. Alors, comment expliquer ce paradoxe inhérent à l'accélération? Nous la savons dangereuse et destructive, mais une alternative est-elle possible?

$a = \Delta v / \Delta t$

Le dynamisme de l'objet en mouvement nous fascine ; son imprévisibilité et sa force nous mènent à sanctifier sa volatilité, quitte à ignorer ses répercussions, visibles et invisibles. La compétition sportive Formule 1, une course de voitures sur circuit fermé, en est un exemple marquant, illustrant ce rituel à la fois primitif et technologiquement avancé. Dans cet affrontement parfois mortel, les pi-

tante. Captivée par ce spectacle, l'audience n'a pas le temps de prendre conscience des enjeux sinistres de cette accélération perpétuelle avant qu'une autre voiture ne lui passe devant. Pourtant, à chaque tour de circuit, les pneus des voitures de course, conçus pour être facilement remplaçables et donc particulièrement vulnérables à la corrosion, se dégradent, libérant dans l'air une fine poussière de microplastiques. L'ampleur des effets de ces minuscules particules de plastique sur les humains est pour l'instant incertaine. Mais ce n'est pas le cas pour d'autres animaux, comme la mouette, dont les nouveaux-nés, gavés de plastique, s'égarant au bord des plages et sont retrouvés par des chercheurs avec des lésions cérébrales semblables à celles observées chez les hôtes de maladies neurodégénératives.

L'accumulation silencieuse et néfaste des microplastiques en font un poison. Progressivement, ils contaminent les sols, les animaux et les hommes, alors même que les courses F1 continuent de s'achever sous des tonnerres d'applaudissements.

L'« accélérationnisme » : une idéologie dangereuse

L'accélération d'un objet en mouvement, bien qu'elle soit passionnante, est en réalité un processus destructif, jouant sur l'immédiateté sensorielle pour dissimuler sa brutalité latente. Les entrepreneurs de la tech (secteur des nouvelles technologies), tout comme les organisateurs des courses F1, en sont pleinement conscients. Mark

« L'accélération d'un objet en mouvement, bien qu'elle soit passionnante, est en réalité un processus destructif, jouant sur l'immédiateté sensorielle pour dissimuler sa brutalité latente »

lotés de course, habillés en casque et combinaison de façon à maintenir un aérodynamisme constant, se voient projetés par leurs voitures à des vitesses vertigineuses. Avec l'objectif de dépasser leur adversaire, mais en manque de destination finale dans ce circuit clos, les pilotes, devenus mi-hommes, mi-machines, engloutissent l'espace étroit offert par la piste en émettant un bruit de moteur viscéral à chaque virage.

Du point de vue du spectateur, cette démonstration de vitesse est palpi-

Zuckerberg, propriétaire de Facebook et créateur des reels sur Instagram, ne cache pas son jeu : « Nous avons un dicton [chez Facebook, ndlr] : "Avancez vite et cassez des choses." L'idée, c'est que si vous ne cassez jamais rien, c'est probablement que vous n'allez pas assez vite. (tdlr) »

En vue de notre dépendance à la technologie matérielle et virtuelle, notre mode de vie s'est « naturellement » adapté à ce dicton. Les conséquences de cette accélération so-

MARIUS GRIEB | LE DÉLIT



ciales sont perceptibles à l'échelle individuelle : pas besoin d'une étude scientifique pour comprendre que regarder une centaine de vidéos en format court en l'espace de quinze minutes n'aura pas des effets positifs sur notre bien-être. Mais, comme pour la plupart des phénomènes sociaux, c'est surtout l'idéologie politique qui se cache dans l'ombre de cette frénésie collective qui se révèle réellement dangereuse.

La montée de l'extrême droite partout dans le monde se fait en effet sur la base d'une large coalition, se constituant de courants de pensées alternatifs, néo-réactionnaires et radicaux, parmi lesquels l'accélérationnisme. Cette idéologie préconise l'accélération de tout notre mode de production dans l'objectif de se libérer de la stagnation et d'atteindre un inatteignable « progrès ». Émaillé de théories absurdes comme la cyber-transcendance et l'Antéchrist, cet imaginaire peut, à premier abord, sembler ridicule et tout droit sorti d'un film de science-fiction.

Pourtant, pour Peter Thiel, milliardaire et allié de Donald Trump, comme de nombreux géants de la tech, cette vision du monde relève d'un véritable projet politique. Il y a dix ans, confronté à une personne comme Thiel qui pense que le changement climatique est un complot fomenté par l'Antéchrist, on aurait

« Dans un monde aux ressources finies, une croissance infinie n'est pas atteignable sans le sacrifice de la justice sociale et du bien-être commun »

pu se contenter de l'ignorer. Mais à présent, à la vue de l'influence qu'il exerce sur la politique américaine, ce choix n'est plus possible.

Dans cette équation sociale, l'entreprise américaine récemment impliqué dans l'intelligence artificielle, Palantir Technologies se propose comme un vecteur technologique de l'idéologie accélérationniste de Thiel, son fondateur. Partenaire de la CIA et de l'armée israélienne, cette société propose un service d'automatisation capable de collecter, d'analyser et d'anticiper les comportements humains à une vitesse inédite. Cette technologie, émergente à partir du spéculatisme financier, représente l'aboutissement d'une rationalité qui confond pouvoir et vitesse, sans égard pour la vie humaine ou animale.

Une solution : ralentir

Dans un monde aux ressources finies, une croissance infinie n'est pas atteignable sans le sacrifice de la justice sociale et du bien-être commun. Heureusement, pour ceux d'entre nous qui refusent d'ac-

cepter ce compromis, d'autres visions du monde sont envisageables. Le « *buen vivir* » (vivre bien) est un modèle économique et social mis en œuvre par plusieurs pays d'Amérique du Sud comme la Bolivie et l'Équateur. Ce projet hybride adapte des principes issus des traditions autochtones, tels que la vie en harmonie avec les cycles naturels, et les institutionnalise sur la base d'une idéologie politique basée sur le droit de la nature. Influente à travers la région, cette alternative non-eurocentrique inspire aussi d'autres mouvements réformateurs dans l'Occident, tels que la théorie économique de la « décroissance ».

Face à la frénésie accélérationniste, ces mouvements nous proposent une autre temporalité, fondée sur l'harmonie, la coopération et l'équilibre. Ces approches nous apprennent que ralentir n'est pas question d'abandonner notre quête du progrès, mais simplement de la redéfinir. Si notre monde a été fondé sur l'accélération, c'est peut être ralentir qui le sauvera. ☹

MARIUS GRIEB
Éditeur Enquête

Les fantômes de 1995

Réflexions désordonnées sur l'avenir du Québec-pays.

L'idée d'une troisième campagne référendaire aura à peine eu le temps de germer dans les esprits déconfits des Québécois que, déjà, les colonisés de service dressent avec empressement les épouvantails usés de l'asservissement volontaire. Dissimulés par des façades pragmatiques et fédératrices, les Chrétien, Trudeau et Ryan de ce monde ont su empoisonner le Québec grâce à une rhétorique malsaine, un vitriol de peur et de petitesse dont seul le Canada a le secret.

L'idée d'un Québec souverain est certainement polarisante, mais la mauvaise foi dont a fait preuve le camp du Non depuis maintenant 45 ans contribue à une débilisation du débat qui tient de l'absurde.

Et donc, 30 ans après la dernière mobilisation de notre peuple pour sa liberté et son indépendance, que nous reste-t-il vraiment de notre esprit combatif? À en croire les sondages, il faudra placer notre espoir dans la génération nouvellement habilitée à décider de son destin. Il faudra rallier les jeunes Québécois.

Si ces mêmes jeunes expriment, par leur appui à la souveraineté, un désir de se départir d'une entité coloniale et pétrolière régressant dans un conservatisme social navrant, pourquoi leur refuser l'occasion de s'exprimer? Pourquoi re-

fuser à la moitié de la population québécoise l'opportunité de décider de son avenir, son identité et son existence pour la première fois?

Je l'ai déjà écrit, mais l'idéal de l'indépendance québécoise n'est pas un délire nationaliste populiste exclusionnaire. Vous n'aimez pas ce que raconte le Parti québécois dans les dernières années? Moi non plus! Heureusement que l'indépendance n'a rien à voir avec lui... Il sera peut-être le parti qui la proposera à la population, mais il ne demeurera qu'une courroie, un vaisseau vers l'atteinte de notre souveraineté. Il est dit depuis toujours que le Québec-pays sera construit par une consultation diligente et démocratique de la population, pas par une entité despotique. Vous ne seriez tout de même pas assez idiots pour croire que le Québec perdra son multipartisme au profit d'un totalitarisme péquiste! Et, si vous l'êtes, je connais un parti qui serait ravi de vous compter parmi ses membres...

Il est évident que toute la hiérarchie du PLQ, de l'aile jeunesse à la tête (creuse) du parti, se mobilise pour démoniser les motivations réelles du projet indépendantiste. On associe liberté et xénophobie, intolérance et autodétermination. On nous fait peur avec les tarifs de Trump, alors que Carney (supposé Christ incarné de l'économie) est incapable d'en



EILEEN DAVIDSON | LE DÉLIT

faire une gestion quelconque. C'est trop compliqué, cette histoire d'indépendance, et de toute façon, ça n'intéresse personne.

L'incompétence apparente du chef libéral Pablo Rodriguez, qui formule des idées au rythme de l'écriture de ses discours par ses publicistes, est peut-être (ironiquement) un catalyseur éventuel du support à l'indépendance.

Si les jeunes (et les moins jeunes!) le démasquent pour ce qu'il est réellement, ils constateront peut-être enfin toute l'hypocrisie d'Ottawa. Un ministre fédéral déchu, inutile, qui n'attend même

pas de siéger à l'Assemblée pour parler de ratification de la Constitution de 1982. Quelle injure pour tout Québécois qui connaît son histoire! Au moins, le camp du Oui pourra se conforter dans le fait qu'il est bien loin d'avoir le charisme bourgeois de Trudeau ou l'expérience momifiante de Chrétien. Il n'a comme seul avantage qu'une coupe de cheveux relativement réussie et un site Web assez bien foutu.

Ne vous laissez pas rire au nez par les infâmes politiciens du *Rest of Canada* (et du *Rest of Québec*) qui réduisent l'indépendance à un projet

farfelu, un idéal duquel on peut se moquer allègrement. Ne laissez personne tourner vos convictions au ridicule, et n'allez surtout pas imaginer que vous êtes seuls. Mais votre soumission, votre infériorité ne dépend que de vous. Elle résulte de votre choix ou de votre indifférence face à ce projet de liberté. Il vous paraît trop colossal, et le régime à abattre trop imposant.

« Ils ne sont grands que parce que vous êtes à genoux », disait de La Boétie.

Vous n'avez jamais été aussi nombreux à être unis pour la liberté de votre pays.

Il faut continuer à rêver à un Québec inclusif, une nation francophone unique en Amérique du Nord, un joyau culturel richissime de par sa diversité. Une nation hydroélectrique, durable et bardée de ressources naturelles. Mais avant tout, une nation libre, un pays reconnu par ses pairs, un gouvernement réellement souverain.

Et elle ne se fera pas dans un Canada en dérive.

Cette fois-ci sera la bonne. Vive le Québec libre! ☺

ANTOINE PROULX
Éditeur Opinion

ENQUÊTE

L'anthologie des affranchis

Un plongeon dans les archives souverainistes de McGill.

Trente ans se sont écoulés depuis le référendum sur l'indépendance québécoise de 1995. Le rôle de l'Université McGill dans l'histoire référendaire est connu comme celui de la forteresse anglo-saxonne gardée de tous côtés par des porte-parole aux élans pro-fédéralistes. Le sentiment canadien à McGill est si fort que 172 professeurs de l'Université quitteront le Québec à cause du climat politique dans les trois années qui suivront le référendum de 1995. Mais les mouvements sociaux souverainistes d'une telle ampleur au Québec ne pouvaient laisser intact ce bastion du Non, fût-il retranché dans sa tour d'ivoire rougie et défendu par ses preux soldats. Qui ont été ces fantaisistes ayant porté à bout de bras la voix de l'appui au projet indépendantiste au sein des murs mcgillois? Comment leur discours a-t-il évolué à travers les différents événements politiques?

Les journaux étudiants semblent être un bassin parfait pour l'analyse des discours étudiants marginaux. Cette enquête tentera donc de parcourir les archives du *McGill Daily* au cœur même des pages du *Délit*.

Les balbutiements de la lutte pour l'indépendance québécoise à McGill

étaient guidés par des anglophones inspirés par les mouvements de décolonisation des années 1960. Les premiers articles s'intéressant à l'unilinguisme francophone seront publiés à partir de 1968, sous la direction de Mark Starowicz. Son proche ami Stanley Grey, un anglophone chargé de cours de McGill et membre du comité éditorial du *McGill Daily*, écrira le 10 février 1969 un article intitulé *McGill and the rape of Quebec* (McGill et le viol du Québec, *tdlr*) présentant des arguments supportant l'unilinguisme francophone et s'objectant des « 200 ans d'exploitation économique et d'oppression nationale » du peuple québécois. Grey mènera aussi la manifestation « Opération McGill français » le 28 mars 1969, regroupant 6 000 à 15 000 personnes issues d'organisations nationalistes, socialistes et étudiantes. Ils réclamaient un « McGill aux Québécois » pour une institution qui ne comptait à l'époque que 7 % d'étudiants francophones. Grey était aussi fondateur d'un groupe qu'il nomme les Students for a Democratic University (SDU).

La SDU s'attachait des scandales, interrompant les réunions du Sénat et de l'Assemblée du Conseil des gouverneurs de crise de « Révolution », « Vive le Québec socialiste »



et de « Vive le Québec libre ». Mark Wilson écrira le 17 septembre 1969 dans les pages du *McGill Daily* « L'unilinguisme français dans les écoles est légitime, nécessaire et une demande urgente pour le mouvement de libération du Québec ». Le 29 octobre, à la suite d'une visite de René Lévesque à McGill, un éditorial décrit que le politicien a « un certain charme chez les étudiants de McGill ».

En 1970, les enlèvements du Front de la libération du Québec (FLQ) font couler de l'encre dans les pages du *McGill Daily*. Étonnamment, plusieurs articles dépeignent positive-

ment le FLQ comme un groupe socialiste de gauche agissant contre les élites, qu'elles soient francophones ou anglophones. Ce qui rallie plusieurs anglophones derrière la mission FLQ, c'est justement ce combat socialiste d'extrême gauche : « pour apporter le contrôle local à la population », écrit Charles Griffin le 13 octobre.

Entre 1970 et 1980, plusieurs articles font l'objet de différends enjeux politiques entourant l'indépendance, mais on attendra le 2 avril 1980 pour y voir une réelle mobilisation des membres de la communauté étudiante. Entre les publicités du *McGill No Vote Committee* de cette édition du *McGill Daily*, on y trouve une page d'une centaine de signataires, déclarant publiquement leur appui envers le projet référendaire d'une souveraineté-association pour l'État québécois. Ce groupe compose le *McGill Referendum Committee*, qui agit en organisant des débats sur le campus et invitant des personnages politiques en vogue tels que Pierre-Marc Johnson. Le *McGill Daily* devient alors à la fois un outil de promotion d'idées et une plateforme de débat écrit, témoignant d'une résistance pro-indépendan-

tiste bien vivante face aux pressions pro-fédéralistes.

L'année 1995, année du deuxième référendum québécois, est marquée dans le journal étudiant par l'apparition d'une nouvelle section éditoriale titrée *La tribune référendaire*. Dans cette section, nombreux furent ceux qui laissèrent leur ferveur souverainiste s'étendre sur les pages.

Inspirés par cet héritage indépendantiste mcgillois, certains étudiants se sont réunis à l'automne 2025 pour créer le Collectif Indépendantiste de McGill. Les sondages scandant la possibilité d'un troisième référendum, ils se donnent pour mission d'offrir un espace de dialogue inclusif et rassembleur à la communauté étudiante pour discuter des enjeux concernant l'indépendance québécoise. Que l'on soit en accord ou en désaccord avec le projet indépendantiste, il est évident que les étudiants sont encore intéressés par cette initiative aux répercussions potentiellement transcendantes. ☺

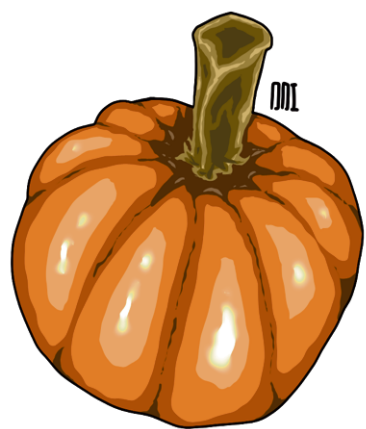
COLLECTIF INDÉPENDANTISTE DE MCGILL
Contributeur

« Des bonbons ou un sort! »

La cuisine d'Halloween : des traditions anciennes aux combines commerciales.

Halloween puise ses racines dans des traditions très anciennes, bien antérieures à la fête que l'on connaît aujourd'hui. Son nom, « Halloween », est lui aussi récent, issu de la contraction de « *All Hallow's Eve* » ou « la nuit de la Toussaint » (*tdlr*). Bien avant de devenir une fête chrétienne, ce sont les romains et les celtes qui célébraient le changement de saison. Lorsque les romains envahirent les îles britanniques en l'an 43, le festival de Pomona du 1er novembre – une fête en l'honneur de la déesse des vergers et des récoltes – fusionna avec le festival celtique de Samhain. Ce dernier célébrait également un moment de récolte, mais incorporait un mysticisme traditionnel, se basant sur la croyance selon laquelle les esprits des ancêtres voyageaient parmi les vivants. On leur offrait de la nourriture pour tenter d'entrer en contact avec eux et obtenir des avertissements sur les dangers futurs, comme les mariages ou autres événements importants. Pour se protéger des esprits malveillants, les habitants revêtaient des costumes effrayants, se fondant ainsi dans la masse, et organisant des parades pour guider ces esprits hors des villages.

Avec la montée du christianisme en Europe, de nombreuses fêtes païennes furent transformées en célébration religieuse, et Samhain n'y fit pas exception. La fête de la Toussaint, instituée en 835, s'inscrit ainsi dans cette continuité. On ne se déguisait plus pour se protéger des esprits, mais pour honorer les saints, une réadaptation qui mena à l'émergence de nouvelles traditions comme les « *soul cakes* » ou « gâteaux des esprits ».



Traditions culinaires

La nourriture a toujours joué un rôle central dans les célébrations d'Halloween et les « *soul cakes* » en sont un parfait exemple. Ces petits sablés aux fruits secs et aux noix étaient offerts lors du « *souling* », un rituel où les enfants et les pauvres visitaient les familles riches pour prier pour les âmes des défunts et chasser les esprits mal-



« On leur offrait de la nourriture pour tenter d'entrer en contact avec eux et obtenir des avertissements sur les dangers futurs, comme les mariages ou autres événements importants »

veillants, en échange de nourriture ou d'argent.

Les pommes et autres fruits du verger ont aussi une place importante dans les traditions d'Halloween. Le jeu de « pêche à la pomme », encore populaires aujourd'hui, servait de rituel de divination, œuvrant à prédire les prochains mariages. L'aisance avec laquelle une jeune femme parvenait à attraper une pomme laissée au fond d'un bassin d'eau avec sa bouche révélait son prochain mariage. Certaines épluchaient aussi les fruits, tentant de lire dans les bouts de peaux tombant sur le sol le nom de leurs promis. De même, brûler des noisettes dans le feu était un moyen de prédire des problèmes maritaux, selon si elles brûlaient ou craquaient sous les flammes.

Des bonbons ou un sort!

Le « *trick-or-treating* » tel qu'on le connaît aujourd'hui est en réalité un mélange d'influences

historiques et de transformations modernes. Au 19^e siècle, la migration massive d'Irlandais vers les États-Unis a apporté avec elle la tradition du « *souling* ». Mais le concept de frapper aux portes pour obtenir des friandises n'est vraiment apparu qu'au début des années 1930.

La tradition irlandaise de farce, ou « *trick* », s'est intensifiée pendant la Grande Dépression, et a entraîné des instances de vandalisme. Dans l'espoir de modérer ce genre de comportements, la pratique du « *trick-or-treat* » telle qu'on la connaît aujourd'hui a été mise en place. Si le rationnement de sucre lors de la Seconde Guerre mondiale a interrompu ces traditions, le baby-boom a redonné un nouvel élan à cette fête. En outre, dans les années 1950, les entreprises de confiserie et la publicité ont contribué à populariser cette pratique pour le grand public. Les mé-

dias de masse ont popularisé l'image d'enfants déguisés allant de maison en maison. Aujourd'hui, Halloween est l'une des fêtes les plus commerciales, rivalisant avec Noël et la Saint-Valentin.

maintenir les marges bénéficiaires. Chocolats, croustilles et sucreries sont particulièrement touchés. Certaines entreprises se justifient en promouvant un effort de baisse calorique, mais surtout par la hausse as-

« Il est prévu qu'en 2025, les ménages canadiens dépensent 10 à 20 % de plus en friandises – non pas parce qu'ils achètent davantage, mais parce que les bonbons eux-mêmes ont rapetissé »

Consommation de friandises

On ne peut pas parler d'Halloween sans parler de friandises – le cœur fondant de la célébration. C'est la fête par excellence pour se gaver de bonbons et de chocolats, jusqu'à être prêt à exploser. Une étude réalisée par le gouvernement révèle que le canadien moyen consomme plus de 135 grammes de bonbons sur la période d'Halloween! Au total, cela représente 57 000 gigajoules : de quoi chauffer 570 foyers pendant un an.

Cependant, cette année, Halloween s'annonce encore plus coûteux qu'auparavant. Il est prévu qu'en 2025, les ménages canadiens dépensent 10 à 20 % de plus en friandises – non pas parce qu'ils achètent davantage, mais parce que les bonbons eux-mêmes ont rapetissé. « Les tablettes de chocolat ont diminué de taille, les sacs de croustilles sont plus légers et les coûts d'emballage ont augmenté », explique l'économiste Sylvain Charlebois, directeur scientifique du Laboratoire de recherche en sciences analytiques agroalimentaires de l'Université Dalhousie. Cette stratégie commerciale appelée « réduflation » est souvent adoptée dans des contextes d'augmentation des coûts de la production afin de

tronomique des prix du cacao et du sucre, exacerbée par la sécheresse en Afrique de l'Ouest, ainsi que l'augmentation des coûts de transport et d'emballage. La domination des grandes marques favorise aussi l'escalade des prix, car les consommateurs sont souvent prêts à payer plus cher pour leurs friandises préférées.

Toutefois, cette réalité économique ne semble pas refroidir l'enthousiasme pour Halloween. Selon un sondage effectué en 2023, près de 49 % des Canadiens célébrant la fête prévoient de dépenser plus de 50 \$ à l'occasion. Les analystes constatent aussi que plus de 80 % des consommateurs comptent maintenir ou augmenter leur budget Halloween, en dépit des pressions financières.

En fin de compte, Halloween, avec ses traditions anciennes et ses montgagnes de friandises, reste une fête de partage et de plaisir. Même si les bonbons rapetissent et les prix montent, l'envie de se déguiser, de célébrer et de se régaler reste bien la même – et ce même après plusieurs centaines d'années! ☺

HÉLOÏSE DURNING
Éditrice Omnivore



Dans les petits pots, les meilleures marmelades

Mini-guide de la mise en conserve.

À la veille de novembre, le Québec se retrouve à la fois à trois cents milles de l'été et à trois petits pas de la neige. Alors que certains remettent leur ensemble de patio dans le cabanon, d'autres s'affairent à fermer la piscine et à ramasser leurs accessoires de plate-bande, coincés entre deux ou trois magnolias désormais plus secs qu'une perchaude dans le désert. Pour les fermiers, ainsi que pour celles et ceux qui possèdent des serres, mettre à nu la terre et ramasser les dernières récoltes de l'année font partie des tâches automnales. De cette moisson tardive surgit une fantastique gamme de légumes qui, fidèles à eux-mêmes, résistent bien au froid et aux premières gelées de l'automne. Leur remarquable endurance face aux basses températures assure une excellente longévité des produits, ainsi qu'une croissance prolongée. Parmi ces légumes, on retrouve la betterave, la carotte, d'autres légumes racines comme le rutabaga, mais aussi les crucifères, comme le chou pommé, les choux de Bruxelles et le poireau, un légume-feuille.

Cependant, dans bien des cas, les cultivateurs se retrouvent avec des quantités démentielles de produits. Malheureusement, tous ne seront pas achetés par les clients ni utilisés le jour même. Souvent, la solution se présente sous une forme simple et efficace : le cannage. Mais alors, qu'est-ce donc ?

Le terme « cannage » est peut-être une expression plus familière désignant la mise en conserve dans des pots de verre de type « Mason » ou « Bernardin ». Cette technique est habituellement pratiquée pour prolonger la conservation des aliments, pour préparer des marinades ou simplement pour sceller hermétiquement



STU DORÉ | LE DÉLIT

des pots. Les étapes de la mise en conserve sont simples, mais importantes.

La mise en conserve est particulièrement pratique pour préserver une grande variété d'aliments : marinade au vinaigre, viandes cuites, confitures, légumes cuits dans un jus ou encore sauces tomate. Il est cependant important de bien traiter les bocaux pour éviter tout risque de botulisme, surtout dans les cannages de nourritures moins acides. Dans des cas de cannages ratés, odeurs et couleurs étranges ou autres, il vaut mieux jeter et ainsi éviter la contamination. Le site de Bernardin et du gouvernement du Québec offrent encore plus d'informations. Bon cannage! ☺

STU DORÉ
Illustrateur

Étapes du cannage :

- 1) Toujours nettoyer les pots et les couvercles et bien les rincer.
- 2) Faire bouillir de l'eau propre dans un chaudron et stériliser les pots et couvercles à l'aide de l'eau brûlante. Il faudra les garder chauds pour les remplir.
- 3) Verser les aliments CHAUFFÉS dans les pots encore chauds et s'assurer de laisser un espace en dessous du couvercle d'environ un demi-centimètre à deux centimètres et demi. Important : Si les marinades sont crues, ne faire chauffer que le mélange de vinaigre, d'eau, de sucre et d'épices.
- 4) Éliminer les bulles en bougeant légèrement les pots, et éliminer les bulles individuelles avec une fourchette.
- 5) Fermer les pots et sans trop serrer les couvercles, afin de laisser passer l'air lors du traitement thermique.
- 6) Traiter les bocaux à la chaleur, au four ou à l'autoclave, jusqu'à atteindre 116 °C ; la température de traitement nécessaire. Ce traitement élimine tout air dans les bocaux, laissant ainsi les aliments scellés et tuant toute bactérie présente.
- 7) Une fois la température atteinte, déposer les bocaux sur une surface tempérée et non froide, et ne pas les bouger pendant au moins 24 heures, lors de leur refroidissement. Un « pop » devrait se faire entendre lorsque les pots commencent à refroidir.
- 8) Étape finale, l'entreposage!

À TABLE

Une pause midi à Cafétéria La Mosaïque

Découvrons la cantine chinoise tout près du campus.

Caché sur la rue Milton, à quelques pas du campus, se trouve le restaurant chinois Cafétéria La Mosaïque. Avec une cuisine simple et sans prétention, ce restaurant offre un répit face au vacarme de la vie quotidienne des étudiants et professeurs mcgillois. Dès l'entrée, une odeur accueillante se mêle à une douce musique d'instrument à cordes, donnant le ton pour le reste de l'expérience. Le service est aimable et rapide. Vous n'avez même pas le temps de vous

savoir bien qu'un repas équilibré dans une cantine se résume souvent à des croquettes de poulet et à un carton de lait au chocolat. Mais Cafétéria La Mosaïque reste fidèle à son nom : les plats sont faits en avance et sont servis dans des plateaux en plastique. Cela dit, les similitudes s'arrêtent là. Pour Jun, étudiant chinois en quatrième année à McGill, l'endroit lui rappelle « ce qu'on pourrait trouver dans les cafétérias en Chine ». Bien qu'il m'ait confié que la cuisine n'est pas entièrement au-

tendre et juteuse se marie harmonieusement avec le riz blanc. Cependant, les légumes peuvent souffrir de ce temps de cuisson prolongé, comme le brocoli qui a manqué de fermeté. Quoi qu'il en soit, c'est difficile de ne pas manger équilibré devant un menu aussi varié – les parents d'étudiants seront rassurés.

Un incontournable de la communauté chinoise

Pour certains étudiants, ce restaurant est devenu une vraie habitude, notamment dans la communauté chinoise où certains m'ont confié qu'ils y vont plusieurs fois par semaine. Pour Yi Shao, professeur adjoint de la Faculté de génie de McGill, c'est la rapidité du service et l'endroit idéal qui le fait revenir. Il m'explique que les étudiants chinois, formant le plus grand groupe d'étudiants internationaux à McGill, n'ont pas l'embarras du choix sur le campus. Au moins, là, ils retrouvent une certaine familiarité : des canettes de thé importées de Chine ou la serveuse Susie toujours aussi bienveillante.

Pour moins de 20 dollars, on peut avoir un plat chaud dans une atmosphère paisible, quelque chose de plus en plus recherché maintenant que la température commence à



TOSCANE RALAIMONGO | LE DÉLIT

baisser. Une fois que le repas est fini, seules les exigences pressantes vous feront sortir. Pourquoi ne pas rester et profiter de la vue à travers les larges baies vitrées, un café ou un thé aux perles à la main? On ne doit pas s'attendre à sortir de Cafétéria La Mosaïque ébloui, mais plutôt satisfait d'un bon repas réconfortant. Cafétéria La Mosaïque se situe au 660 Rue Milton. ☺

MILAN MCCARTHY
Éditeur Omnivore

« La nourriture est suffisamment copieuse et chaleureuse pour vous laisser rassasié jusqu'au souper »

installer avant que la sonnerie annonce que votre commande est prête. La nourriture est suffisamment copieuse et chaleureuse pour vous laisser rassasié jusqu'au souper. Rapport qualité-prix, ce restaurant ne va pas amasser les foules avec ses prix dans la moyenne, mais reste une option plus que convenable.

Le mot « cafétéria », pourtant, n'a pas toujours une connotation très positive. Ceux qui ont eu la chance de grandir en Amérique du Nord

thentique, l'adresse contribue à la diversité culinaire autour du campus.

Ici, où le menu change quotidiennement, la base du repas est le riz blanc. Pour l'accompagner, une dizaine de plats typiques chinois varient selon les jours : des œufs à la tomate, du tofu pimenté, du poulet sauté, etc. Les plats eux-mêmes sont souvent baignés dans des sauces savoureuses – comme la poitrine de porc sauté avec des patates. Certains plats, comme ce dernier, gagnent à mijoter longtemps : une viande

Vider son cœur

Réflexions autour de *Juste vide ton cœur*, le one-woman show de Xénia Gould.

Dans le cadre du Festival international de littérature (FIL), Xénia Gould a présenté son spectacle solo *Juste vide ton cœur* à l'Usine C du 25 au 27 septembre 2025, dans une mise en scène d'Angela Konrad, directrice du théâtre. Xénia est une artiste multidisciplinaire *queer* originaire de Shédiac au Nouveau-Brunswick. Étant moi-même *queer* et d'origine acadienne, il m'est impensable de rater sa performance (d'ailleurs, malchanceux qui n'ont pas pu la voir, sachez que le spectacle reviendra à l'automne prochain à l'Usine C!). Je connais déjà le talent de Xénia pour l'écriture, ayant lu avec fascination son recueil de poésie *des fleurs comme moi* en décembre dernier. Mais en fait, ma découverte de cette artiste remonte à plus loin encore, quand je n'étais qu'un jeune adolescent et que mes cousins de Fredericton me montraient les vidéos humoristiques de Jass-Sainte Bourque, son alter ego, puis de Chiquita Mère, son personnage de drag. Dans ces capsules, Xénia, qui ne s'appelait pas Xénia et ne s'affirmait pas encore en tant que femme, livrait des répliques assassines et hilarantes en chiac (sa langue maternelle, un dialecte acadien parlé principalement dans le sud-est du Nouveau-Brunswick) le plus pur. « J'aime ta *skirt* mais j'aime pas la *way qu'a hang* » ; cette phrase emblématique la suit encore à ce jour. Déjà à l'époque, elle avait le projet un peu fou de faire du drag, de la comédie, de l'art dans sa langue maternelle, même si on lui avait inculqué qu'il s'agissait d'un parler populaire, d'un « mauvais français » dont elle devait avoir honte.

Je suis donc sur le bout de ma chaise en attendant que commence sa performance. Nous, les spectateurs, sommes répartis dans des estrades de part et d'autre d'une scène rectangulaire illuminée depuis le sol par un tapis de néons. Au plafond, une boule disco que je ne remarque pas tout de suite, mais qui servira plus tard. Derrière moi, j'entends une fille parler avec un accent

acadien. Je me concentre pour déterminer plus précisément la région d'où elle viendrait. Elle sonne comme une de mes cousines de Fredericton, mais... « Viens-tu de Moncton? » que je lui demande, l'interrompant un peu dans sa conversation. Son visage se fend d'un sourire. « Ben oui! *How did you know?* » Je lui explique que ma cousine a un accent similaire depuis qu'elle étudie à l'université de cette ville.

Elle me demande d'où moi je viens. J'ai presque honte d'admettre que j'ai toujours vécu à Montréal. Je précise que ma mère vient de la Baie-des-Chaleurs, proche de Bathurst, que mes grands-parents habitent encore à Pointe-Verte et que j'y passe tous mes Noëls et tous mes étés. Malgré moi, j'adopte un peu son accent, par mimétisme. Ça engendre un sentiment paradoxal chez moi, que je lui partage. Pour moi le chiac est familier, réconfortant, comme une langue maternelle, mais que je n'ai jamais vraiment parlée (sauf peut-être quand je restais au *New-Brunswick* plusieurs semaines d'affilée). Je lui avoue que je ne sais pas si je peux me dire Acadien. « Ben oui, t'es Acadien! », me rassure-t-elle. Elle m'expose les trois façons d'être Acadien qu'elle a répertoriées : par la situation géographique, par la langue et par le nom de famille. Je ne suis pas un francophone dans les Maritimes et je n'ai pas vraiment l'accent acadien (mis à part quelques expressions comme « couverte », « mémère », « virer de bord », « balène » et non « balaïne »), mais au moins j'ai le patronyme. Une chance que j'ai le nom de ma mère!

Je ne saurai jamais le nom de ma nouvelle amie. Peut-être qu'elle me l'a dit, mais je l'ai immédiatement oublié. Peu importe, le spectacle commence. Xénia s'avance sur scène, imposante, séductrice... dans un costume de homard! J'apprendrai plus tard que ce dernier a été confectionné par une autre Xénia (Laffely). La performeuse est provocante et sexy (oui, oui, même en crustacé), puis elle retire son costume



ALEXANDRE COTTON | INSTAGRAM @ALEXANDRECOTTON

et commence à déclamer son texte. En plus de son personnage de homard, elle endosse parfois une personnification de la mort sous la forme d'un rappeur à la voix caverneuse. Seule sur scène pendant 1 h 30, elle chante, danse, se meut en bibitte désarticulée tout le long du *dance floor* puis redevient sexy d'un coup de bassin. Elle parle surtout de sa grand-mère et de ses grands-tantes, des femmes qui lui ont appris la féminité, mais qui ne l'auront jamais vue devenir une femme à son tour. Il est aussi question d'un paquet d'autres affaires : de transmisogynie, d'objectification, d'homophobie intériorisée, d'insécurité linguistique, de montréalocentrisme, de *queerness* en région, d'idéation suicidaire, d'amour, de deuil, de violence. Tour à tour, Xénia se montre douce, féroce,

vulnérable, impitoyable. Son aplomb est à couper le souffle. C'est d'autant plus touchant de la voir toute humble, presque gênée lors de son salut final.

En sortant de la salle, je tombe sur trois amis montréalais du milieu de la danse. Nous discutons un peu, ébranlés par la performance, mais surtout plein d'admiration pour le génie créatif de Xénia, qui a la langue souple et un esprit d'association remarquablement développé. Nous réclamons une version publiée de son texte afin de

je lui demande. Elle m'ouvre grand ses bras. On discute quelques minutes et j'essaie de lui exprimer tout mon enthousiasme.

Elle m'invite à aller prendre un verre avec ses ami-e-s et sa mère. Je ne peux pas croire ce qui m'arrive. Une artiste que j'admire passionnément est assise juste à côté de moi et parle des trucs les plus profonds et les plus banals qui soient dans l'espace d'une même minute. La plupart de ses amies sont aca-

« Tour à tour, Xénia se montre douce, féroce, vulnérable, impitoyable. Son aplomb est à couper le souffle. C'est d'autant plus touchant de la voir toute humble, presque gênée lors de son salut final »

pouvoir le relire et en apprécier toutes les couches de sens. J'avoue aux gars que j'espère vraiment réussir à parler à Xénia. Pensent-ils qu'elle va venir nous rejoindre dans le hall après la représentation? « Je sais pas... je vois pas pourquoi elle viendrait si y'a personne qui est venu la voir. À moins que de la famille et des amis aient fait la route jusqu'à Montréal? » Je ris un peu, ça fait quelques années que Xénia est à Montréal, je suis pas mal sûr qu'elle s'est fait des ami-e-s ici et qu'iels sont venu-e-s l'encourager. C'est pas parce qu'elle a conservé son accent qu'elle ne s'est pas intégrée! Léger malaise... mes amis partent manger un morceau.

Je finis par trouver Xénia qui, discrète, converse avec un ami producteur dans un coin de la salle. Je m'approche, pas subtile pour deux cennes. Quand son ami part, elle se tourne vers moi avec un léger sourire. « Je peux tu te faire un *hug?* »,

diennes aussi, c'est le chiac la *lingua franca*. Même Marine, son amie française, a attrapé un petit accent des Maritimes à force de les fréquenter. À un moment donné, on se retrouve à parler de lavage de prépuce avec sa mère de 60 ans (légendaire, cette femme), en chiac, en plein cœur de Montréal. Cette nuit est surréaliste. Et même quand on parle de pénis, il y a une certaine poésie dans leur façon de parler.

Avant de partir, je lui déblatère pêle-mêle mon respect pour son art, les émotions que son spectacle a fait remonter en moi et les moments où je me suis reconnu dans son récit. Je m'excuse de *trauma dump* comme ça. Elle me répond en roulant des yeux avec bienveillance, l'air de dire « Voyons, c'est pour ça que je crée, *babe*. Juste vide ton cœur. »

LOÏC ARSENAU
Contributeur



ALEXYA CROTEAU-GREGOIRE | INSTAGRAM @LEXCGREGOIRE

« Nous sommes déjà les autres » : Leïla Slimani et le poids des héritages

Entretien avec l'autrice autour de *J'emporterai le feu* à la librairie Gallimard de Montréal.

J eudi 16 octobre, la librairie Gallimard de Montréal a accueilli l'écrivaine franco-marocaine Leïla Slimani pour un entretien animé par Claudia Laroche. À 17 h 30, la salle est déjà comble. Plus d'une soixantaine de visiteurs ont pris place avec entrain, impatients d'assister au début de la discussion.

Pays des autres

Née d'un double héritage, Leïla Slimani a grandi sous le poids des questions « mais, tu viens d'où? », « es-tu plus française ou marocaine? », auxquelles elle a tenté de répondre dans ses écrits. En janvier 2025, avec le roman *J'emporterai le feu*, l'écrivaine a clos sa trilogie familiale *Le pays des autres*, qui part de l'histoire de ses grands-parents dans les années 1940 pour explorer les thèmes de l'identité et de l'appartenance à travers trois générations. Slimani confie que cette œuvre n'a pas seulement exigé du travail, mais aussi un moment clé où est surgi le sentiment d'être prête à l'aborder.

En effet, l'autrice se souvient avoir toujours perçu sa famille comme des « personnages de roman » ; la jeune Leïla absorbait les histoires que lui racontait sa grand-mère sur la guerre et son enfance en Alsace, alors qu'elles étaient toutes deux dans une ferme dans la campagne du Maroc. Elle explique qu'elle ne s'était jamais doutée de la véracité de ces récits, et qu'elle se faisait même « un petit film en technicolor dans sa tête de petite fille » qu'elle reprendra plus tard dans ses créations. À tel point que, lorsqu'elle a raconté la vie de sa grand-mère à son éditeur pour la première fois,

celui-ci lui a déconseillé de l'écrire tout de suite, tant son histoire lui semblait déjà être « trop un roman ».

Ainsi, avant de se lancer dans la rédaction, Slimani a laissé son projet reposer pendant plusieurs années. Ce n'est qu'en 2018 qu'elle a véritablement commencé à écrire *Le pays des autres*, dans un contexte marqué par un climat social tendu en France, ébranlé par une vague d'attentats terroristes et par la montée du conservatisme au Maroc. C'est dans ce contexte que les questionnements identitaires ressurgissent : incapable de se définir par une étiquette, Leïla Slimani se dit alors qu'« [lui, *ndlr*] faut 1 200 pages pour y répondre ».

Résonances générationnelles

Si l'écriture de la chronique *Le pays des autres* a permis à Leïla Slimani d'éclaircir certaines de ses interrogations identitaires, elle s'oppose néanmoins à l'idée que l'écriture a pour but de « trouver des réponses ». Pour elle, écrire, c'est « ne pas savoir, se poser des questions, douter, être confus, hésiter et chercher ». L'écriture repose sur le questionnement, donc si toutes les questions trouvaient réponse, il n'y aurait plus d'écrivains. Slimani vise plutôt à trouver son chemin vers des problématiques plus précises dans le processus de réflexion. Et chacun se fraie un chemin différent face aux mêmes questions. Cette idée est notamment reflétée dans la polyphonie de son œuvre : elle construit sa voix à travers celles de différents personnages à différentes époques. « Il n'y a jamais une seule façon d'envisager un événement, dit-elle, nous vivons tous les uns à côté des autres avec une part de malentendu qu'on ne



JIAYUAN CAO | LE DÉLIT

pourra jamais totalement empêcher ». Ce « malentendu » est d'ailleurs ce qui la fascine le plus en tant qu'écrivaine, car il nourrit, selon elle, la complexité humaine et donne à la littérature sa raison d'être.

Leïla Slimani souligne aussi l'influence générationnelle – à la fois

portent : « Certains personnages finissent par reproduire les violences que ceux d'avant ont subies ou proférées. » Slimani évoque notamment sa mère, une femme marquée par le rejet et qui a emmagasiné beaucoup de colère, de violence et de peur dans l'enfance. Elle confie n'avoir compris que bien

quer son rapport à la langue française, Leïla Slimani reprend l'idée du philosophe Jacques Derrida sur la langue : « Je parle une langue qui n'est pas la mienne. » La romancière confie qu'on lui a souvent demandé pourquoi elle écrit en français – une question qu'elle juge complètement absurde. « J'écris en

« Nous vivons tous les uns à côté des autres avec une part de malentendu qu'on ne pourra jamais totalement empêcher »

Leïla Slimani, autrice de *J'emporterai le feu*

sur le plan personnel et social – sur la manière qu'ont les individus de percevoir les choses. En écrivant ses livres, elle a pris conscience d'un véritable « système de répétition » au sein des familles. D'une génération à l'autre, certains comportements ou blessures se reproduisent à l'insu de ceux qui les

plus tard que ces émotions lui avaient été transmises, à elle et à ses sœurs, et qu'il lui a fallu des années pour parvenir à les « dénouer par elle-même ».

C'est d'ailleurs ce même mécanisme qui prend place lorsqu'il s'agit d'aborder la mémoire collective. « Les gens n'ont pas envie de se souvenir d'une époque où ils étaient humiliés », commence l'écrivaine, en évoquant le sujet de la colonisation du Maroc au XXe siècle. « C'est un processus très très long, et il ne suffit pas que les [colonisateurs] s'en aillent [du pouvoir de l'État, *ndlr*] pour que y mette fin ». Les grands-parents de Slimani ne lui en parlaient jamais, et c'est seulement quand elle a demandé à sa mère qu'elle s'est rendu compte que l'histoire était bien plus sombre qu'elle ne l'imaginait. Elle voit le sentiment de honte comme une forme d'héritage qu'elle compare à la migration du papillon belle-dame « de l'Afrique du Nord jusqu'au cercle polaire » ; le papillon qui arrive n'est jamais celui du début, mais son petit-enfant.

Rapport à la langue

L'héritage ne se limite toutefois pas aux émotions ni aux souvenirs. Il se glisse dans les mots que l'on emploie pour raconter. Pour expli-

français parce que j'écris en français, c'est tout », affirme-t-elle, refusant d'y voir un choix conscient ou un acte de justification. Le français s'est imposé naturellement, comme la langue qu'elle maîtrisait le mieux au moment où elle a commencé à écrire.

Au fil du temps, ce rapport à la langue s'est enrichi d'une conscience historique. L'autrice reconnaît la trace du passé colonial, sans pour autant s'y réduire : elle revendique le droit d'écrire « sans culpabilité et sans reconnaissance ». Pour elle, la langue française, comme toute autre, vit, change et s'enrichit des échanges. C'est d'ailleurs pourquoi elle a choisi, dans *Le pays des autres*, de ne pas traduire certains mots arabes, tels que *sidi* ou *kawa*, qu'elle considère désormais faire partie du vocabulaire commun en français.

En concluant la rencontre, Leïla Slimani rappelle que « nous sommes déjà les autres », que notre identité se construit et se façonne à travers les interactions avec le reste du monde. En sortant de la librairie, je vois désormais le monde un peu plus « à la Leïla Slimani ». ☉

JIAYUAN CAO
Editrice Culture

JIAYUAN CAO | LE DÉLIT



Casse-Noisette, une production admirable

En coulisses du classique des Grands Ballets Canadiens.

La danse est un moyen d'expression universel. Sans parler, il est possible de transmettre une foule d'émotions et de sensations. Avec leurs divers spectacles, les Grands Ballets Canadiens remplissent cette mission.

Fondée en 1957 par Ludmilla Chiriaeff, cette compagnie de ballet professionnelle, la première au Québec lors de sa création, est basée à Montréal. Elle allie maintenant le ballet classique et d'autres styles de danse. Aujourd'hui, quarante-cinq danseurs venant du monde entier sont employés par la compagnie.

Casse-Noisette, une tradition du temps des fêtes!

Un conte pour tous

Ce ballet, chorégraphié par Fernand Nault sur la musique de Tchaïkovski, est inspiré du conte d'E.T.A. Hoffmann : un soir de Noël, Clara reçoit un casse-noisette de la part de son oncle. Aussitôt les invités partis et les parents endormis, des rats menaçants envahissent le salon. Une armée de soldats de plomb vole à la rescousse de Clara en se battant contre les rongeurs. Le casse-noisette de la jeune fille s'éveille et provoque le Roi des rats en duel. Après sa vic-

« Plusieurs de ces jeunes aspirent à une carrière en danse professionnelle et à intégrer la compagnie ; c'est donc une merveilleuse opportunité pour eux de voir comment travaillent les professionnels »

Les Grands Ballets Canadiens présentent une grande variété de spectacles, du ballet classique à la danse contemporaine. Les performances de la compagnie sont toujours mémorables, accompagnées par l'Orchestre des Grands Ballets. Lorsqu'ils sont assis près de la fosse, les spectateurs peuvent sentir chaque note résonner et observer les cordes et les cuivres donner vie aux partitions de musique. La saison 2025-2026 s'est ouverte il y a quelques jours avec *Blanche-Neige & le Miroir*, chorégraphié par Etienne Béchar. La compagnie sera de retour à la mi-décembre avec son incontournable spectacle

toire, le jouet se transforme en prince, emmenant Clara au Royaume des neiges, où la Reine des neiges l'accueille et les flocons dansent avec elle. Après avoir fait leurs adieux aux habitants du royaume, Clara et le Prince poursuivent leur chemin au Royaume des friandises. La Fée Dragée et le roi Bonbon les accueillent et organisent une fête en l'honneur de la jeune fille. S'ensuit alors un défilé d'êtres personnifiant les délices d'à travers le monde : le Chocolat d'Espagne, le Café d'Arabie et le Thé de la Chine. Le Trépak de Russie et le Berger avec ses moutons viennent eux aussi saluer Clara avant la

SASHA ONYSCHENKO



SASHA ONYSCHENKO

danse des Gouttes de et la valse des fleurs. La célébration prend fin et Clara retourne chez elle dans un carrosse en forme de cygne. Le matin de Noël, la jeune fille se réveille dans son lit avec son casse-noisette dans les bras.

Faire d'un rêve une réalité

La compagnie donnera dix-huit représentations de *Casse-Noisette* du 12 au 30 décembre 2025, ce qui constitue son spectacle le plus populaire. Pour cette raison, plusieurs danseurs ont différents rôles et ne se cantonnent pas qu'à un seul pendant une même saison. Le Chocolat d'Espagne d'un soir peut devenir une Goutte de rosée à une autre représentation. Cette rotation des danseurs évite qu'ils ne s'épuisent ou se blessent.

Comme le ballet comporte plusieurs personnages, dont des en-

danse professionnelle et à intégrer la compagnie ; c'est donc une merveilleuse opportunité pour eux de voir comment travaillent les professionnels. Lors des auditions, la tension dans l'air est palpable. Tout le monde ressent un mélange d'excitation et d'anxiété. Être sélectionné pour *Casse-Noisette* est un véritable rêve devenu réalité pour ces jeunes danseurs. Après les auditions, les heureux élus fondent en larmes dans les bras de leurs parents et ont déjà hâte de débiter les répétitions.

Un décor à couper le souffle

Si *Casse-Noisette* éblouit par sa magnifique chorégraphie et ses danseurs talentueux, les décors et les costumes sont resplendissants. Les décors sont travaillés avec soin, chacun permettant vraiment aux spectateurs de s'imaginer dans la scène. Le sapin de Noël du premier acte, qui se

tonne de détails et de broderies. Les matériaux sont choisis avec soin, alliant textures et couleurs pour créer un effet saisissant. La Fée dragée, avec son tutu et sa longue cape orangée, donne véritablement l'impression de descendre du ciel lorsqu'elle arrive sur scène grâce au porté de son partenaire. Le costume du Roi des rats est également digne de mention, le morceau représentant la tête étant un chef-d'œuvre. Toutefois, c'est probablement le costume du roi Bonbon qui gagne la palme. L'immense tunique est absolument impressionnante avec ses multiples couches de tissu, sa couronne fournie et sa gigantesque canne de bonbon. Si les Grands Ballets Canadiens investissent près de 150 000 \$ par année dans la réparation des costumes et des décors, le costume du roi Bonbon est certainement le plus exigeant parmi les 300 costumes de la production : à lui seul, il a une valeur de 10 000 \$!

« La Fée Dragée, avec son tutu et sa longue cape orangée, donne véritablement l'impression de descendre du ciel lorsqu'elle arrive sur scène grâce au porté de son partenaire »

fants, beaucoup sont appelés à auditionner pour faire partie de *Casse-Noisette*. C'est ainsi que sont sélectionnés les enfants de la fête et les souris, mais aussi les anges, les moutons et les danseuses accompagnant le Café d'Arabie. Ces rôles ouverts aux jeunes danseurs leur offrent une expérience unique auprès du corps de ballet et des solistes de la compagnie. Les auditions ont lieu en septembre, puis les répétitions débutent. Deux groupes de danseurs sont formés : le groupe A et le groupe B, qui alternent les représentations afin de ne pas être épuisés par le grand nombre de spectacles. Plusieurs de ces jeunes aspirent à une carrière

met à grandir follement, est une toile qui s'étire vers le haut, décorée de dizaines de lumières qui illuminent le décor pendant la transformation du casse-noisette en prince. Lors de la valse des flocons de neige, des flocons de papier se mettent à tomber et créent un tourbillon imitant la neige. Pendant le deuxième acte, tout illustre l'univers de confiseries dans lequel arrive Clara. Les pâtisseries arrivent, les bras chargés de gâteaux magnifiquement décorés, et le ciel prend des teintes de barbe à papa.

Des costumes hors pair

Les costumes, eux, ne sont pas en reste. Chaque tutu comporte une

Cette production des Grands Ballets Canadiens est sans aucun doute la plus attendue, année après année. Si chaque compagnie de ballet possède sa propre variation du conte de Noël de Hoffmann, celui présenté à Montréal est de toute beauté, et charme depuis des décennies les petits comme les grands.

Les représentations de *Casse-Noisette* ont lieu du 12 au 30 décembre à la Place des Arts, à la salle Wilfrid-Pelletier. Les billets sont déjà en vente sur le site des Grands Ballets Canadiens. ☉

ROSE LANGLOIS
Éditrice Culture

Capharnaüm organisé

Un jeune duo de la Rive-Nord offre un premier album captivant.

Avec une scène musicale québécoise aussi grande et talentueuse, on finit tous-tes par avoir nos coups de cœur. Un groupe de rap, notamment, joue en boucle dans mes écouteurs, surtout au cours des dernières semaines : Floraison Tardive. Initialement composé d'un trio de Tony Baitch (Antoine Bernard), Tetro (Charles-Éli Tétréault) et Mimile (Émile Riopel), la formation ne compte plus que deux membres depuis quelques mois, le troisième ayant plutôt choisi de se concentrer sur sa carrière d'artiste visuel. Le groupe québécois a lancé son premier microalbum, *Des pétales au bout du quai*, en mai 2023. Cela a permis au trio de participer à la 28^e édition du concours pour artistes québécois francophones émergents, les Francouvertes, en mars 2024. Le groupe, maintenant formé de Tetro et de Tony Baitch, a lancé son premier album intitulé *Radeau Capharnaüm* le 17 octobre 2025.

Même si une grande portion du projet est consacrée au rap, celui-ci ne se limite pas à ce genre et puise dans différents styles musicaux afin d'avoir une identité unique. On sent l'influence du jazz autant dans les chansons de rap (c'est le cas de *TOUT VA TROP VITE*), que dans la pièce instrumentale *Reminispring*. Les différents collaborateurs, notamment Noëm et Le Gicko, aident à diversifier le son du groupe et à créer une œuvre singu-

lière. Dans une ère de *singles*, de *playlists* et d'extraits de chansons écoutées jusqu'à l'épuisement, il est formidable d'avoir en main un projet abouti, pensé et réfléchi pour être écouté d'un bout à l'autre. En seulement 34 minutes, Floraison Tardive ouvre son univers et prouve que le groupe est en pleine maîtrise de son genre, comme il est mentionné dans *RENDRE L'ÂME* : « Nomme-moi une personne qui fait du Floraison, sauf Floraison. »

Le duo québécois aide à déconstruire les stéréotypes autour des paroles de rap, souvent vues comme vulgaires et vides de sens, en laissant une grande place à la poésie. Les textes de Tony Baitch sont intelligents, rythmés, aussi engagés que drôles et ont tous leur couleur distincte. L'écriture engagée risque d'être une pente glissante où l'artiste parle à travers son chapeau, mais le rappeur évite ce piège en restant complètement conscient de lui-même et de l'époque dans laquelle nous vivons tous-tes. Tony Baitch place un miroir devant la société et ses individus afin de faire ressortir l'hypocrisie et l'absurdité rencontrées au quotidien : « T'es féministe seulement quand ça t'arrange ; Elle triple ton bénéfice sur OF pis ça t'dérange » (*VOIR QUE*).

Le travail de Tetro offre un support merveilleux aux paroles du chanteur en créant des *beats* riches, texturés et entraînants. Il présente ses



PHOTO TIRÉE DE LA PAGE FACEBOOK DE FLORAISON TARDIVE

meilleures productions à ce jour, surpassant ce qu'il avait fait avec leur premier microalbum. Dès la chanson d'ouverture, *Spectre du temps*, l'artiste s'inscrit en tant que véritable DJ du projet. Il joue avec le scratch, utilise des effets de synthétiseur extravagants et installe une boucle qu'il interrompt

pour mieux la reprendre quelques mesures plus tard. Tony Baitch et Tetro sont en contrôle total de leur domaine respectif et se complètent à merveille pour créer un projet excitant qui leur ressemble.

L'album *Radeau Capharnaüm de Floraison Tardive* est disponible

sur toutes les plateformes de diffusion en continu. ☺

BENJAMIN MARTEL
Contributeur

CALENDRIER

Vos sorties cette semaine

CINÉ-CONCERT LE FANTÔME DE L'OPÉRA

À l'occasion du centenaire du chef-d'œuvre *Le fantôme de l'opéra*, l'Orchestre symphonique de Montréal vous convie à une expérience cinématographique et musicale exceptionnelle, sublimée par un accompagnement à l'orgue.

Maison symphonique, 31 octobre 2025 à 19 h 30

FRISSONS D'HALLOWEEN

Explorez un monde enchanteur où nature et mystère s'entrelacent. Le tout nouveau spectacle de l'année, *Même pas peur!*, vous invite à découvrir les aventures de Blandine, un petit pâtisson qui apprend à apprivoiser ses peurs et à trouver son courage.

Jardin botanique, jusqu'au 31 octobre

AKOUSMA

Le festival des musiques numériques immersives célèbre sa 21^e édition! La compagnie de diffusion de concerts Akousma proposera des œuvres de musique électroacoustique présentées sur un système sonore immersif, ainsi que sous diverses formes acoustiques. Au-delà de la musique, le festival offrira également une expérience multidisciplinaire où performance et art visuel se rencontrent.

Usine C, du 29 au 31 octobre 2025

MTLàTABLE

Découvrez la scène culinaire de Montréal en explorant une multitude de restaurants de quartier : ces derniers vous invitent à savourer leurs créations à travers des menus à prix fixe spécialement conçus pour l'occasion.

Du 30 octobre jusqu'au 16 novembre

MTL CONNECTE

Pour sa 7^e édition, MTL connecte explore le thème des grandes transitions numériques et des manières de tisser des liens entre innovation, cybersécurité et humanité. Réfléchissez sur l'avenir du travail à travers des enjeux tels que l'intelligence artificielle, la culture et la créativité, la cybersécurité et l'identité numérique, ainsi que l'impact des technologies sur les territoires et les humanités.

Société des arts technologiques, du 28 au 31 octobre

THE ROCKY HORROR PICTURE SHOW

Le film culte sera projeté à Montréal à l'occasion du bal annuel d'Halloween, dans une ambiance interactive animée par un maître de cérémonie. Au programme, concours de costumes, troupe performative en direct sur scène, danse du *Time Warp*, et bien d'autres surprises festives!

Théâtre Rialto et théâtre Décarie, du 29 octobre au 1^{er} novembre

SOS HALLOWEEN

Cet automne, le SOS Labyrinthe du Vieux-Port de Montréal vous invite à accomplir une mission palpitante à travers ses 2 km de couloirs, à la recherche de quatre trésors cachés remplis de mystères, de frayeurs et de surprises.

Quai de l'Horloge, jusqu'au 2 novembre